

Il n'y a rien à voir ! (Raphaël Buyse 11 avril 2020)



Que se passe t-il, ce matin de Samedi saint ?

Il ne se passe rien.

Il n'y a rien à voir. La pierre qui ferme le tombeau est trop lourde à rouler pour qu'on aille s'assurer qu'il est bien là, dedans. Il n'y a donc rien d'autre à voir qu'une pierre scellée. Il n'y a rien à voir et personne à rencontrer.

Il n'y a personne dans le jardin de la tombe. Ce cimetière est aussi vide que la Grand-Place de Lille un jour de confinement...

Il n'y a rien à voir et personne à rencontrer.

Pourtant, il faut parler. Ça peut sembler paradoxal parce que le Samedi saint, dans l'Église, c'est le jour du grand silence. Il n'y a jamais de messe, on ne célèbre pas de mariage et de baptême, on a même enlevé le Saint-Sacrement du tabernacle.

Le Samedi saint : un jour de rien...

J'aime bien, le Samedi saint, aller rejoindre les disciples de Jésus et les imaginer dans leurs questions, leurs doutes et leur tristesse... Il n'y a même pas d'espérance.

J'aime les rejoindre quand ils se demandent si – finalement – ils ne se seraient pas trompés : avaient-ils eu raison de mettre leur foi en lui ?

Après tout, ils n'avaient rien demandé. Ils avaient un travail, une famille, des amis. Un jour il est passé sur le bord du lac. Malgré l'inquiétude de leur père Zébédée, Jacques et Jean l'avaient suivi. Un peu plus tard, un autre avait été saisi par lui à son bureau de douane. Et malgré l'étonnement de ses collègues, il avait tout laissé tomber pour partir avec lui...

Avaient-ils eu raison ?

Oh, bien sûr, ils avaient vécu de belles choses avec lui.

Tout avait bien commencé. Il y avait de l'enthousiasme, une certaine griserie même... c'était joyeux. Avec lui, ils parcouraient les villes et les villages : ils l'écoutaient parler de la vie comme jamais, et du Bon Dieu aussi. Il parlait de Lui comme on parle d'un père.

Et puis c'est sûr, il avait un vrai talent de guérisseur : il remettait des gens debout. Ce n'était pas seulement des guérisons qu'il faisait : il sauvait les gens ! Il les sauvait de leur désespérance, de leur inquiétude devant la vie. Il les arrachait de leur culpabilité, de la triste observance de la Loi dans laquelle les scribes et les pharisiens les enfermaient. Et ça, il faut le dire, c'est bien bon... On sentait chez lui un homme libre.

Mais le vent avait tourné.

Les autorités civiles et religieuses commençaient à en avoir assez de sa liberté : c'est vrai que lorsqu'on est libre, on fait peur. Mais lorsqu'on n'est pas libre, on vit dans toutes sortes de peur. Et eux, ils avaient peur.

Enfin, en tout cas, ce qui est certain, c'est que lui, il était libre. La Loi était libre en lui...

Mais avaient-ils vraiment eu raison de l'écouter et de le suivre ?

Parce qu'un jour, ils l'avaient arrêté. Ils l'avaient condamné. Ils l'avaient cloué sur une croix. Et eux, ils l'avaient vu comme ça : déshabillé, mis tout nu sur la place publique, la chair pantelante. Ils l'avaient vu mort.

Il faut imaginer le désarroi de ces hommes et de ces femmes qui avaient misé leur vie sur lui. Imaginer leur émotion, leur écœurement, leur colère peut-être, leur tristesse. Et vraisemblablement leur doute... Il y a de quoi, non ?

On ne pouvait pas le laisser là : on l'avait mis, raconte l'histoire, dans un tombeau...

Le Samedi saint, on en est là, à ce point de l'histoire et à ce point de la foi.

Circulez Messieurs-Dames : il n'y a plus rien à voir !...

Va-t-il un jour finir, le Samedi saint ?

Parce qu'il faut le dire quand même, cette histoire-là, ce n'est pas du passé. C'est aujourd'hui encore. Dans la vie, il y a des jours où tout semble au point mort. Il ya des jours où notre vie semble s'arrêter, où nos amours n'en peuvent plus, où le travail n'a plus de sens. On est comme devant un tombeau. Avec le sentiment de ne plus vraiment comprendre et de ne plus bien savoir le « pourquoi » et le « comment » des choses qui nous arrivent. En nous, il y a du doute, de la colère, et mille « pourquoi ? »...



Bien sûr, on garde au cœur le souvenir des belles choses vécues, des bons moments passés et des belles rencontres. Mais là, on sait plus bien. On est « perdu », comme on dit.. C'est un peu comme une nuit. Une nuit profonde.

Cela ne vous arrive jamais, à vous ?

Mes amis, je vous le dis : il faut se méfier des gens qui, tout de suite, cherchent à nous rassurer. Il faut se méfier de ceux qui s'empresent, devant nos questions et nos doutes, de nous donner des réponses toutes faites, apprises dans les catéchismes jaunis. Il faut même fuir les gens qui nous disent, dans une assurance qui ne rassure qu'eux : « ne t'inquiète pas, ça va aller... »

Lorsque des questions graves se posent à nous, lorsque des doutes nous saisissent, c'est une sottise de chercher à les recouvrir d'un coup de vernis acheté à bon compte dans une droguerie religieuse.

J'aime beaucoup Rainer Maria Rilke : c'est un poète. Dans une correspondance qu'il avait avec un jeune poète qui se posait des questions sur lui-même et sur son écriture, Rilke lui répondait :

« Monsieur, vous êtes si jeune, si neuf devant les choses, que je voudrais vous prier, autant que je sais le faire, d'être patient en face de tout ce qui n'est pas résolu dans votre coeur. Efforcez-vous d'aimer vos questions elles-mêmes, chacune comme une pièce qui vous serait fermée, comme un livre écrit dans une langue étrangère.

Ne cherchez pas pour le moment des réponses qui ne peuvent vous être apportées, parce que vous ne sauriez pas les mettre en pratique, les « vivre ». Et il s'agit précisément de tout vivre.

Ne vivez pour l'instant que vos questions.

Peut-être, simplement en les vivant, finirez-vous par entrer insensiblement, un jour, dans les réponses.

[1]»

C'est peut-être ça, l'esprit du Samedi saint.

D'être là.

Assis devant une pierre scellée.

Et de nommer, au creux de notre silence, toutes ces situations fermées que nous vivons et que d'autres vivent autour de nous, tous ces évènements qui nous semblent insensés, toutes ces rencontres, ces affections et ces amours qu'on ne comprend plus très bien ou qu'on ne sait plus vivre...

De les déposer là...

Et qui sait ?...

» Dans la nuit, chantait un vieux croyant, je me souviens de toi.

Et je reste des heures à te parler.

Je me souviens qu'un jour, tu es venu à mon secours.

Alors je crie de joie à l'ombre de tes ailes. [2] »

Crier de joie.

Dans l'ombre.

La joie dans l'ombre : quel étrange mystère...

